

Exode 33, 18-23 ; 1 Corinthiens 12, 12-27 ; Jean 6, 51-58

Prilly

8 octobre 2023

Depuis que Moïse s'était retrouvé face au buisson de feu, au-delà du désert, sur la montagne de l'Horeb, depuis cette rencontre vive avec la voix dans le buisson, ses relations avec le Divin étaient entrées dans de grandioses turbulences !

Et pourtant, dès cette rencontre improbable et terriblement ardente, Moïse n'avait jamais cessé de chercher à retrouver l'intensité de ce moment-là.

Un moment à la fois étonnant – entendre la voix du Je-Suis s'adresser à lui – et épuisant car c'est à partir de cette expérience fondatrice que Moïse s'était transformé en guide du peuple en exil et bientôt en exode !

Or si la voix du Je-Suis s'était bien manifestée à lui, il n'avait pas pu, pour autant, voir le Divin.

Dès cet instant, il avait dû se voiler la face et solliciter d'autres sens pour sentir, éprouver, toucher la Présence au cœur de son existence.

A partir de ce moment, chaque fois que les aléas de sa mission le faisaient douter de tout, il tentait de se remémorer l'intensité de la rencontre au désert, sur la montagne.

Et Dieu sait qu'il en avait traversé des moments pénibles, avec sa parole bégayante, face à un peuple désabusé et peureux, face aussi à un pharaon arrogant, sans compter sa relation compliquée avec Aaron son frère, et une sortie d'Égypte pour le moins chaotique, avec des premiers pas amers, dans un désert sec et vide.

Et puis la voix du Je-Suis s'était à nouveau fait entendre. Moïse avait alors à nouveau ressenti en lui cette Présence si douce et forte à la fois. Des paroles avaient été articulées, une alliance avait été formulée, des lois avaient été promulguées.

Mais tout avait failli s'arrêter là car le peuple avait réclamé des dieux visibles. Aaron, beau parleur et surtout habile stratège, avait accédé à la demande et laissé construire le veau d'or. Devant la fureur du Je-Suis, il avait fallu rebâtir une alliance sur les ruines fumantes de la statue dorée.

Après toutes ces péripéties, Moïse se tient là, face à la montagne. Il se tient là, au cœur de la Présence. Pourquoi alors formule-t-il cette étrange question : « Fais-

moi donc voir ta gloire ? » comme si, lui aussi, à l'instar de son peuple, demandait un dieu visible.

Mais Dieu va se dérober à ses yeux. Pas pour priver Moïse d'une vision mais pour quelque chose passe, ou se passe. Comme s'il fallait ne pas voir pour voir une autre dimension, pour y voir vraiment clair.

Ce Dieu qui passe en refusant d'être vu – récit répétitif dans la parole biblique –, c'est aussi un Dieu qui donne quelque chose à voir, qui montre que du visible peut surgir l'invisible.

Un peu comme lorsque l'on s'approche trop près d'un visage. Impossible alors d'en distinguer les traits. Comme si Dieu refusait de se laisser enfermer dans les apparences. Pour permettre à l'humain de ressentir une présence en dehors de toute image, de toute représentation. Car cet irréductible, que l'on ne peut pas voir, c'est cela qui passe près de nous... en nous !

L'inattendu de ce dialogue entre Moïse et le Divin, c'est que quelque chose est dit d'un visage, et donc d'un corps tout entier, qu'il n'est pas important de voir mais de sentir passer. Mieux, pour que ce corps passe, la présence de l'humain est nécessaire mais dans le retrait. Car dans la passée de ce corps, une irréductible part du Divin se dérobe.

Un peu plus tard, lorsque Moïse redescend de la montagne, les deux tables de l'alliance à la main, il ne sait pas que la peau de son visage rayonne d'avoir parlé avec le Divin. A tel point que les enfants d'Israël n'osent approcher. Moïse devra placer un voile sur son visage.

Quelque chose s'est donc vraiment passé. Quelque chose a passé. Et c'est la trace de ce passage qui rayonne désormais sur la face de Moïse.

Ainsi, dans la Bible, il y a les récits où le corps du Divin se dérobe et il y a les récits où le corps du Divin se donne. C'est le cas du discours de Jésus au chapitre 6 de l'évangile de Jean dont une partie vous a été lue tout à l'heure.

Jésus vient de multiplier des pains et de marcher sur l'eau lorsqu'il entame un long dialogue avec la foule qui ne comprend manifestement pas ce qui s'est passé.

A cette foule qui le traite de prophète et qui veut même le faire roi, il dira simplement « Je Suis ». Je suis le pain de vie dont on mangera pour avoir la vie éternelle. J'ai commencé tout à l'heure par vous donner du pain mais maintenant je vous explique que c'est moi le pain.

Ces paroles sont bien entendu à comprendre d'un point de vue spirituel.

Jésus demande en effet de l'assimiler totalement, de faire sien son enseignement afin que son souffle soit notre souffle, que sa vie soit notre vie.

Bien sûr le fini ne peut comprendre l'infini, le temps ne peut appréhender l'éternel. Mais ce qui se lit en filigrane des paroles de Jésus, c'est que c'est notre corps qui accueille le Souffle. Et qui par-là, accède à la connaissance. Pas la connaissance des livres mais celle de la vie donnée, à profusion.

Après le corps dérobé (qui dit quelque chose des relations entre Dieu et l'humain), après le corps donné (qui dit quelque chose de la foi, de l'adhérence), il y a aussi le corps symbolisé, le corps utilisé pour dire quelque chose de l'église, de la communauté.

C'est le sens du passage de la première épître de Paul à l'Église de Corinthe que vous avez entendu tout à l'heure.

Bien sûr, dans le contexte des premières communautés chrétiennes et de leur organisation, on voit bien le sens de ce passage, qui incite à l'harmonie entre les différents membres, qui stimule la collaboration et qui rappelle que les plus faibles méritent le plus grand des respects.

L'apôtre Paul ici ne fait rien d'autre que stigmatiser les difficultés de cette jeune Église de Corinthe à maintenir une véritable unité. Comme quoi, les différences voire les divergences d'opinion au sein d'une Église ne datent pas d'aujourd'hui !

Ce passage a d'ailleurs eu un immense succès tout au long de l'histoire du christianisme : le catholicisme l'a utilisé pour en faire une sorte d'identité mystique de l'Église, les chrétiens s'identifiant avec le corps du Christ et partageant ainsi son identité.

Le protestantisme a lui utilisé ce passage pour montrer la diversité des fonctions au sein d'une même communauté : tous et toutes sont égaux mais tous et toutes n'ont pas la même fonction, la même compétence.

Aujourd'hui, alors que les formes traditionnelles de notre religieux s'effondrent, comme les glaciers sous l'influence du réchauffement climatique, je me demande si nous ne gagnerions pas à comprendre ce passage encore autrement.

Car le corps décrit par l'apôtre Paul, qu'est-il si ce n'est un assemblage de membres divers mais tous traversés par le même Souffle ? Autrement dit, c'est avant tout par le corps, par notre corps (avant notre esprit) que quelque chose peut se passer. Que le Souffle peut passer et nous permettre de ressentir en nous la Source de la Vie.

Cette façon de comprendre les liens entre l'humain et le Divin – comme une présence qui peut l'habiter à tout moment –, elle n'est pas nouvelle. Au contraire, elle a toujours été présente au cœur de l'humanité. Quels que soient les religions, les rites, les modes de croire et de penser.

Dans le christianisme, dès les origines, l'évangile de Jean fait droit à cette forme de spiritualité. Sans compter les êtres « illuminés », au sens premier du terme, qui l'ont traversé au cours de son histoire, balbutiant le désir d'une fusion avec le divin.

Ce qui change dans notre monde actuel, c'est que cette spiritualité se diffuse au-delà même des religions. On peut en avoir peur, on peut le redouter. On peut aussi, comme je tente de le faire, demeurer au sein de sa tradition si on la juge importante et en même temps s'ouvrir à cette conscience du divin en soi.

D'abord prendre conscience de son corps et, petit à petit, parvenir à la conscience, le temps d'un instant, d'un quart de seconde, de la fusion entre mon regard sur Dieu et le regard de Dieu sur moi.

C'est alors que je peux devenir la part la plus profonde de moi-même, cette part divine que je vais pouvoir assumer, tout en me tenant dans le creux du rocher.

Là-bas, sur l'Horeb, l'infini s'était dérobé, rétracté derrière son voile.

Nécessaire mouvement, à l'orée du mystère, pour ne pas brûler tout entier d'une rencontre incandescente. Alors Moïse avait accepté de se calfeutrer dans le creux du rocher, comme la nuit de la Pâque, lorsque chacun s'était calfeutré dans sa demeure, en attendant le jour. En attendant que la gloire passe, qu'elle épargne les siens, sans les brûler de son éclat.

Alors Moïse s'était enroulé sur lui-même. Et au moment où le Divin passait, contre toute attente, sa lumière s'était finalement transmise, noir soleil au travers d'une montagne devenue berceau.

Humble prophète, tout en faiblesse, le regard réduit au néant, Moïse avait alors reçu le divin, à la fois baigné d'ombre et auréolé de lumière.

Alors Moïse avait vu sans voir, aveuglé par la main qui le protégeait en un geste d'enveloppement tendre, tranquille abri pour un dévoilement de l'âme.

Alors la Gloire du Divin, nourrissant son désir d'absolu sans entrave, envol de rapace au-dessus des glaciers, avait embrasé sa vie, la conduisant au chavirement de l'immensité.

Amen

Isabelle Graesslé

Source : Betty Rojtman, *Moïse. Prophète des nostalgies*, Paris, Gallimard, 2007.